

Bulletin Financier.

Mardi, 13 juin 1899.

COMPTES D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

MARCHE MONETAIRE.

Table with 2 columns: Item (e.g., New York, London) and Price/Value.

CHANGE.

Table with 2 columns: Location (e.g., London, Paris) and Exchange Rate.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

ACTIONS ET BONS.

Table listing various stocks and bonds with their respective prices.

Table with 2 columns: Item (e.g., Canal & Dock, U.S. Trust) and Price.

Bulletin Commercial.

Mardi, 13 juin 1899.

COTON.

Marché de la Nouvelle-Orléans.

Table listing cotton market prices for various grades.

Marché divers.

Table listing various market prices for commodities.

Marché de New-York.

Futures de New-York.

NOUVEAU DU COTON.

Table listing cotton futures and market data.

Marché de Liverpool.

Table listing market prices for Liverpool.

Marché du Havre.

SUR FLAOR.

Futures.

SUCRE ET MELASSE.

Table listing sugar and molasses prices.

TONNELLERIE.

FRUITS ET NOIX.

Table listing fruit and nut prices.

RIZ.

AU BOARD OF TRADE.

Table listing rice prices.

FARINES.

AU BOARD OF TRADE.

Table listing flour prices.

GRAINS ET FOURRAGES.

AU BOARD OF TRADE.

Table listing grain and feed prices.

PROVISIONS.

AU BOARD OF TRADE.

Table listing provision prices.

GROCERIES.

Table listing grocery prices.

MARCHÉ AUX BESTIAUX.

Table listing livestock market prices.

GRAINE DE COTON.

ET SES PRODUITS.

QUINCAILLERIE.

Table listing hardware prices.

VINS ET LIQUEURS.

Table listing wine and liquor prices.

BOIS DE CONSTRUCTION.

Yard Spot Creations.

Table listing construction wood prices.

MARCHANDISES DIVERSES.

CHARBON.

Table listing miscellaneous goods and coal prices.

COMPAGNIE D'ASSURANCES LIVERPOOL & LONDON & GLOBE.

Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Securacale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual.

NEW YORK NO 322, VIENX NO 68 rue Royale.

Table listing insurance policy details and terms.

Capital payé: \$500,000.00.

Actif, 1er Janvier 1899: \$97,300.00.

Surplus: \$1,000,000.00.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

Directeurs: GUSTAV B. WESTFALD, L. O. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. BORJA.

—Oui. —Tu n'as pas été blessé? —Non, renversé seulement par la commotion. Michel veut pénétrer là, pour constater les dégâts. Du couloir où a lieu cette scène, il ne pouvait apercevoir le corps d'Henriette. Frédéric lui barre l'entrée: —N'entre pas! Pourquoi? —Les murs menacent ruine. Tout peut s'effondrer sur toi. —J'ai des papiers à prendre des menus objets auxquels je tiens. —N'entre pas, te dis-je, n'entre pas! Michel le regarde, surpris. Il ne comprend pas cette insistance. Tout à coup il se souvient: On lui a dit, en bas, que Frédéric avait été troué blessé par Henriette et ramené par elle au château. Alors, Henriette est donc là, dans cette chambre? Blessée, elle aussi? morte peut-être? L'entre. Là, devant lui, un cadavre; le visage est redevenu calme et rien n'indique plus les tortures de la dernière heure. Il n'a pas un cri, seulement ses mains se portent à ses yeux, convulsivement. Et il s'abat à côté d'elle, comme mort lui aussi.

IX. LES DEUX FRÈRES. La paix est signée; Paris vient d'être reconquis par le gouvernement régulier. Les volontaires engagés pour la durée de la campagne ont recouvré leur liberté, et Frédéric, qui, sa blessure guérie, avait repris du service jusqu'à la fin de la guerre, vient de revenir au château. Rozières est en deuil depuis la mort d'Henriette. Avant de repartir auprès de Michel qui attend, qui le réclame et que la douleur accable, Frédéric est passé par Paris. Avec les papiers qu'il a trouvés dans le secrétaire d'Henriette, ouvert avec la clef que la jeune femme en mourant lui avait remise, il s'est présenté à Autenil. Il va voir sa fille, l'enfant de la tante, l'enfant de la femme tant aimée. C'est une jeune hospitalière qui le reçoit. Elle examine les papiers; tout y est prévu; tout est en règle. —Veuillez patienter un peu, monsieur, c'est l'heure où nos enfants dorment. Vous ne voudriez pas réveiller Marie-Rose? —Non, ma sœur, non. —Pour-tant, hâtez-vous. Il s'assit dans le parloir. Il s'y trouvait seul. Il s'abîma dans de profondes réflexions, si profondes qu'il ne s'aperçut pas

qu'une heure venait de se passer, que la porte venait de s'ouvrir et que quelqu'un, qui était entré, se tenait devant lui. C'était la même sœur, une mignonne fillette dans ses bras. Elle lui toucha l'épaule et dit doucement: —Monsieur... voici Marie-Rose! Il releva la tête. L'enfant riait, s'essayait à de petits cris, se haussait et se baissait contre la poitrine de la femme dévouée qui la portait. Quand Frédéric la vit, toute blonde, les yeux très bleus, si mignonne et si jolie, il n'eut pas la force de lui tendre les bras. Il sentait un sanglot qui lui étranglait la gorge. Un moment il étouffa, puis les larmes coulèrent. La sœur le regardait avec tristesse. Quelle que fût l'indifférence de son âme, prête, uniformément, à compatir à toutes les douleurs, elle présentait en cet homme un deuil plus profond que les autres deuils. Il prit Marie-Rose quand il eut cessé de pleurer et la retint longuement contre lui, le berçant, la couvrant de baisers. La sœur ne lui adressa aucune question, habituée aux secrets. Frédéric essayait de retrouver sur ce frère visage les traits de celle qui n'était plus. Parfois, il s'imaginait la revoir. Parfois, il doutait. Elle était blonde et les yeux avaient le couleur du ciel

pur. Rien de la beauté brune de la mère. Il resta longtemps dans cette contemplation. Il ne pouvait s'en arracher. Et quand il partit, Marie-Rose lui souriait et lui tendait ses petites mains. A Rozières, le souvenir de la fillette le poursuivait. Il ne vivait qu'avec elle. L'enfant, peu à peu, prenait toute sa vie. Les ateliers, les forges, tous les établissements de la vallée avaient été détruits pendant la guerre. Michel avait résolu de ne pas les faire reconstruire. Et quitter maintenant, c'eût été trop cruel; il n'y fallait pas songer. Frédéric resta, mais il s'absentait souvent. Ce fut d'abord tous les mois, puis ce fut tous les quinze jours, puis toutes les semaines. Aux premiers jours, il avait des prétextes pour se rendre à Paris. Ensuite, il n'en chercha même plus. Et tel était son aveuglement, son cœur et son cerveau étaient si bien remplis de l'image de l'enfant qu'il n'apercevait pas, quand il partait, le regard surpris, inquiet, de Michel qui le suivait longuement, près avoir interrogé Frédéric, Michel se taisait maintenant, mais son esprit travaillait, cherchant. Qu'allait donc ainsi son frère, si mystérieusement? Et quel intérêt, quelle affection tout-être avait sur sa vie

de puissance? —Il résolut de le savoir. —Il est malheureux, et puis qu'il hésite à me faire ses confidences, le surpris par son secret. Son bonheur dépend de moi peut-être... Je veux qu'il soit heureux malgré lui. Frédéric allait prendre le train à Rozières. Le suivre, sans se faire voir, était impossible. L'accompagner à Paris, et là, après l'avoir quitté, se remettre sur sa piste et pénétrer enfin les raisons de ses disparitions fréquentes, peut-être eût-ce été plus facile? Ce ne fut pourtant pas à ce projet qu'il s'arrêta. Il fit partir pour Paris un de ses domestiques qui suivit Frédéric jusqu'à Autenil, le vit entrer dans la maison hospitalière, en ressortit deux heures après, revêtu encore le lendemain, et sans autres courses, sans qu'il parût qu'aucun autre motif l'eût amené, reprendre le surlendemain le train qui le ramenait à la gare de Rozières. L'homme rendit compte à Michel de sa mission. Il l'avait accomplie avec intelligence et put donner tous les renseignements possibles. —La maison dirigée par des sœurs hospitalières, subventionnée par des dons généreux de riches familles, comprend un millier de membres dont les cotisations donnaient à elles seules, l'aisance

complète à l'établissement. —Quel est le but de l'œuvre? —Recueillir les enfants délaissés, les orphelins en bas âge, les enfants maltraités par leurs parents. Par conséquent venir en aide autant qu'on peut à la charité officielle, à l'Administration de l'Assistance publique, parfois impuissante. —C'est bien; voilà tout ce que je voulais savoir. —Qu'est-ce que Frédéric allait faire à Autenil? Avait-il retrouvé, sans le dire à Michel, la jeune fille tant aimée et tant cherchée? Cette jeune fille était-elle entrée en religion? Était-ce là le but de ses visites au couvent de la Charité? Impossible. Les règles en devaient être rigoureuses; ces visites eussent été vite défendues le jour où l'on se serait aperçu que l'amour en était l'objet. —Alors, il ne restait plus que l'enfant. —Ainsi Frédéric s'intéressait à un de ces petits êtres? Pourquoi? Pour le compte de qui? Et quel en était le père? Quelle en était la mère? —Et tout un flot de pensées se pressait à son esprit. De qui venait l'abandon? De la mère, sans doute, car Frédéric était libre, sans biens d'aucune sorte... Il peut adopter s'il n'en avait été empêché par des dangers redoutables... La mère était donc mariée?...

Dans ce noble et généreux cœur, il n'y eut pas même une arrière pensée, pas même un soupçon: il touchait du doigt le crime inconnu... et il en était qu'un drame d'amour s'était passé dans la vie de Frédéric, mais ce drame ne s'était pas passé sous son toit... Du jour où le moindre soupçon lui fut venu, il eût tout découvert... Incapable d'une faute, il ne soupçonnait pas qu'après de lui cette faute eût pu être commise. Du reste, en cela, il n'était pas conduit par une curiosité qui eût été offensante pour Frédéric; il voyait la vie de Frédéric brisée depuis longtemps; n'avait-il pas le droit, lui, l'amé, le frère aimé, de rendre à cette vie un peu de calme, un peu de bonheur? Il courut à Paris, à la maison d'Autenil. Mais là il se heurta à des difficultés qu'il n'avait pas prévues et qui étaient autant de garanties de l'inviolabilité du secret confié aux sœurs. (à continuer)



Aucun Changement de Chars au Nord de Texas.

Pour le service supérieur des passagers demander à S. GRAHAM, Agent des Passagers des chemins de fer de la Grande Vallée, 632 rue du Canal.

Strop calmant de Mme Winslow. Ce sirop a été au usage pendant plus de cinquante ans par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, sans aucun SUCCÈS PARFAIT. IL FAUT LE CHANGEMENT AMOULI. SES GÊTES SOULÈVE LES DOULEURS. GUEZIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "Strop calmant de Mme Winslow" et en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.